

LE Gouter de Jésus.

LEGENDE.

Comme leurs pensées étaient pures autant que leurs cœurs, Rustique et Sylvère ne craignaient point, après qu'ils avaient bien nettoyé et paré l'autel du Saint-Enfant Jésus confié à leurs soins, de causer entre eux et de jouer sous ses yeux dans le sanctuaire. Même un jour que Sylvère avait apporté dans un sac les provisions de la journée, ils les sortirent et les étalèrent sur les marches, et depuis ce temps-là ils prenaient chaque jour leur repas de l'après-midi dans l'ombre violette et dorée du chœur, sous les voûtes aux revêtements de bois peints et sculptés. Le divin enfant, aux bras de sa mère, semblait leur sourire et les regarder, et quelquefois ils lui regardaient par jeu à deviner la cerise cachée dans l'un ou l'autre de leurs poings fermés, ou bien ils lui chantaient des chansons villageoises comme pour l'endormir sur le sein de Madame Marie.

Mais une fois que les bismacs de peaux de chèvres étaient mieux remplis que de coutume et qu'il y trouvait des gâteaux faits de miel et de froment, avec des fruits délicieux et des crèmes aussi, Sylvère, qui avait bon cœur et qui se tourmentait de goûter de ces bonnes choses sans en offrir à un enfant, s'avancera vers l'autel d'où Jésus semblait les suivre des yeux dans les bras de sa tendre mère, et l'ayant salué bien dévotement, il demanda: — Si'il plaisait à monseigneur l'Enfant de descendre parmi ses deux serviteurs pour manger des fruits, des crèmes et des bons gâteaux faits de froment et de miel.

Et soudain, l'Enfant ayant tourné la tête vers sa mère comme pour lui demander son vouloir, ils le virent couler entre les bras de la Vierge et poser les pieds sur les dalles sacrées.

Et s'étant approché d'eux, il mangea sa part du gouter, après quoi ils jouèrent. Et depuis lors, chaque jour, Jésus descendait ainsi pour partager le repas des deux écoliers.

Cependant Rustique, plus gourmand que Sylvère, s'affligeait parfois en secret parce que l'Enfant n'apportait jamais sa part, et songeait aux fruits merveilleux qu'on devait cueillir dans le Paradis, aux gâteaux que les anges savaient pétrir sans doute, il souhaitait de goûter à son tour au repas de Jésus. Et il se plaignait à Sylvère, disant que Jésus ne les aimait point tant qu'ils l'aimaient puisqu'il ne partageait pas avec eux. Sylvère ne s'émouvait de tels discours, mais il s'attristait parfois s'il venait à songer que leur petit ami n'était pas si généreux et si bon que le disaient leurs parents.

Car Rustique et Sylvère avaient de bons et saints parents craignant le Seigneur et chrétiens Jésus par dessus toutes choses. Cependant ils ne leur avait pas rapporté ce qui se passait dans le sanctuaire, craignant qu'on ne les accusât de jouer et de perdre leur temps. Et leurs cœurs étaient si simples qu'ils ne considéraient point comme un prodige digne d'être rapporté la descente de l'Enfant et sa présence au milieu d'eux.

Mais Rustique, que ses pensées inquiétaient, fut trouver le Père

Lentomagus, moine qui desservait l'autel du saint Enfant et de sa mère, et il lui raconta dans le détail leurs entretiens, leurs jeux et leurs repas avec Jésus. De quoi, le religieux fut grandement surpris et ému. Mais quand Pécolier lui eut fait ses plaintes de ce que l'Enfant n'apportait jamais sa part et qu'il lui eut dit son envie de goûter aux fruits du paradis et aux pâtisseries des anges, le saint homme engagea Rustique à adresser cette prière à son divin compagnon.

— Car il ne faut pas craindre, dit-il, d'importuner Mgr l'Enfant, mais lui parler ouvertement de tout ce qui vous tourmente. Demandez lui donc sans feinte de vous prier à manger tous les deux à la table de son père. Mais comme vous devez honorer celui qui prit soin de vos jeunes années et vous mit en état d'approcher du sacrement, il faut aussi l'explorer de cette grâce pour le vieux moine Lentomagus qui l'a toujours si fidèlement servi et aimé. Ainsi, quand vous le verrez demain, vous lui parlerez de la sorte et Jésus vous exaucera.

Et Jésus s'étant assis entre eux deux sur les marches, ils ouvrirent leurs sacs et lui offrirent de leurs fruits. Mais comme l'Enfant-Dieu prenait une poignée de cerises et les montrait de loin à sa bienheureuse mère, Rustique lui dit:

— Ne voudrez-vous point, monseigneur Dieu, nous faire manger dans la maison de votre père et ne connaissons-nous point les fruits du Paradis qui doivent être si suaves et si parfaitement bons, comme nous vous avons fait connaître les fruits de la terre?

Et Jésus, continuant à rire à la poignée de cerises rouges avec des yeux calius vers la Reine de l'autel, leur dit:

— En vérité, en vérité, le jour d'après celui de demain est le jour où je montai dans le ciel pour rejoindre mon Père, et c'est pour cela que les hommes l'ont appelé l'Ascension. Et ce jour-là il y a grande fête et gouter joyeux dans les jardins du Paradis. En vérité, mes amis, vous goûterez ce jour-là avec moi à la table de mon Père.

Alors Rustique se souvint de ce que lui avait dit le Père Lentomagus et il implora Jésus pour qu'il laissât venir aussi le religieux à cette fête, et Jésus le promit.

Or, le jour de l'Ascension étant arrivé, les enfants Rustique et Sylvère revêtirent leurs plus beaux habits, et ils s'en allèrent avec le Père vers l'église où le Saint-Sacrifice devait être offert.

En longues files les fidèles s'avancèrent vers la table sainte, où le prêtre distribuait l'unique et multiple hostie; les femmes d'or des cierges faisaient dans la splendeur du jour des taches de lumière pâle autour du resplendissant ostensoir d'or et de pierres; des nuées d'encens bleu montaient lentement.

A leur tour les enfants et le moine s'avancèrent, s'agenouillèrent.

Mais quand tous trois eurent reçu la divine et incorruptible chair, ils ne se relevèrent plus de la place où ils s'étaient prosternés, et lorsqu'on vint les chercher pour les retirer de l'extase où l'on croyait qu'ils étaient plongés, on s'aperçut que tous trois ils avaient cessé de vivre.

L'Enfant Jésus les avait emmenés goûter avec lui dans les jardins délicieux de son Père.



LE NEGUS.

A LA COUR

— DE —

MENELICK.

An delà de l'Orient enflammé où, parmi le choc des armes, les cris de douleur et de colère, deux peuples confondent leur sang sur les champs de bataille; bien loin de la tumultueuse poussée des revendications sociales, un souverain magnanime, intelligent, humain, règne dans le calme de sa toute puissance.

Sur l'immense massif de l'Abyssinie, entre les côtes de la mer Rouge et les mystérieuses profondeurs du continent africain, Menelik, roi de rois, fils de Salomon et de la reine de Saba, ainsi qu'il s'intitule lui-même, le négus Menelik donne à l'Europe étonnée le spectacle de la grandeur au milieu du calme, de la générosité dans le succès.

Des révoltes, des compétitions étrangères ensanglantèrent, il y a quelque trente ans, ces régions si longtemps écartées du contact de la civilisation. Les confits du Négus Théodoros avec les ras révoltés, avec l'Angleterre, avec l'Égypte avaient attiré l'attention sur cette contrée, presque ignorée jusque-là, qui était apparue au milieu de la mêlée des combats comme une de ces nombreuses et mystérieuses tribus du continent noir vers lesquelles tendent les convoitises des gouvernements, ambitieux d'ouvrir à leurs nationaux ce qu'en termes d'économie politique on nomme des "débouchés" afin de dégager la surproduction industrielle.

On était loin de prévoir le travail latent auquel se livrait le nouveau souverain de cet étrange empire, et quelle leçon grandiose il allait donner au monde, soucieux du bien de son peuple. Menelik, le successeur de Théodoros retint auprès de lui quelques uns des Européens qu'un esprit d'aventureuse initiative avait attiré dans ses Etats. Il se fit renseigner sur l'organisation sociale des puissances européennes, sur les transformations que la science fait subir aux produits de la nature. Il recueillit tous les renseignements, les comprit, les analysa, et, désireux de s'associer aux progrès de l'esprit moderne, après des années de réflexion et d'études silencieuses, il résolut de rapprocher de lui ces nations civilisées qui lui paraissaient si dignes d'admiration et de sympathie et qu'il se proposait d'offrir comme modèle à ses peuples.

En 1892, le traité d'Ucciall cédait à l'Italie la colonie de l'Erythrée, et Massauah, un port admirablement situé sur la mer Rouge, voyait flotter les couleurs italiennes. En même temps, d'autres concessions étaient faites:

Zella à l'Angleterre, Obock à la France, et Menelik crut pouvoir compter sur l'attachement de ces colons européens, qu'il attirait pour propager parmi ses peuples les bienfaits et les richesses de l'Occident. Mais bientôt la scène changea. Après avoir obtenu la magnifique présent de la province d'Erythrée, que sa situation sur le littoral de la mer Rouge, devenue comme le canal des deux mondes, rendait si précieuse, l'ami de la veille ne tarda pas à concevoir des ambitions nouvelles.

Évitant de plus vastes conquêtes, les Italiens envahissaient en armes le territoire abyssin, s'enfonçant à plusieurs centaines de kilomètres de la côte et traçant sur leurs cartes stratégiques un cercle immense qui les portait au Nil bleu, au centre africain, ambitionnant de soumettre à leur protectorat l'empire même de Menelik, qui se vit ainsi menacé de devenir le vassal de ceux qu'il avait accueillis en alliés bienfaisants.

Cependant, dès longtemps, comprenant que l'indépendance d'un peuple réside entièrement dans sa force, sans rien changer à l'admirable organisation de ses cohortes militaires, Menelik les avait armées du fusil à tir rapide. Sur un signe, sur un ordre de lui, trois cent mille hommes se levaient pour défendre le territoire envahi.

On connaît les résultats de la campagne. Les Italiens, repoussés, attestent aux yeux de l'Europe attentive la volonté du peuple abyssin et de son chef de faire respecter leur intégrité.

La nouvelle que l'armée italienne était livrée sans espoir de secours à des vainqueurs africains suscita de vives alarmes. Dans cet empire abyssin à peine ignoré, soumis sans doute aux coutumes des barbares, qu'allaient devenir des soldats blancs? Ne devait-on pas attendre de la part du vainqueur de sanglantes représailles? Menelik, dominant l'exemple de la modération la plus magnanime, borna ses exigences aux seules revendications qui atteignaient ses victoires et qui rassuraient en même temps son peuple contre de nouvelles tentatives d'incuriosité. Dès le lendemain du combat, sur l'ordre de l'Empereur, les prisonniers italiens avaient été traités comme des hôtes.

C'est ce souverain qui, depuis quelques années seulement, s'est révélé avec une étrange grandeur et que M. Lagarde, le représentant du gouvernement français, vient d'aller saluer au nom de la France, lui portant de riches présents et rapportant les bases d'une entente qui ouvre aux Français une des plus riches et des plus salubres régions du globe.

Laboureurs et guerriers, les Abyssins ont de singulières affinités avec notre race. Les Français en petit nombre qui sont aujourd'hui les hôtes honorés de Menelik, sont surpris de l'analogie qui existe entre les mœurs de la population abyssine et ce que l'histoire rapporte de l'organisation des Francs sous la première et la seconde race des rois de France.

Défendue par une situation géographique inexpugnable, semblable à un vaste plateau élevé à trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer, l'Abyssinie a vu l'invasion ottomane se briser au pied de ses massifs et tracer autour de son territoire un cercle qui, depuis tant de siècles, ne fut pour ainsi dire point franchi.

Le christianisme, introduit en Abyssinie vers le quatrième siècle, y imposa la loi des premiers chrétiens, qui est encore aujourd'hui la base de la civilisation abyssine. Les peuples sont baptisés. Les temples, des monastères primitifs sont l'asile des prêtres et des religieux dépositaires du culte. En même temps, la constitution féodale de l'empire du moyen âge régit toute la hiérarchie sociale. Un monde de vasseaux entoure les "ras" ou seigneurs, autour desquels se groupent soldats, écoliers, serviteurs de tous ordres; parmi eux se mêlent des troubadours errants, chargés de réciter les assemblés et de transmettre dans leurs récits la tradition des ancêtres.

Malgré son altitude, si exceptionnelle, le voisinage de l'Équateur donne au climat d'Abyssinie tous les avantages de la végétation tropicale en même temps que, par la configuration montagneuse d'où s'épanchent d'importantes réserves d'eau, des fleuves abondants répandent la fécondité au milieu de la végétation des deux mondes.

En quittant le pays des Somalis, tribu de musulmans farouches, qui n'est autre qu'une vaste plaine dénudée, aride et privée d'eau, on s'élève graduellement jusqu'à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, pour arriver au pied des contreforts de l'Abyssinie, immense soulèvement géologique qui surgit brusquement et porte à une altitude presque égale à celle du mont Blanc une contrée plus étendue que la France entière. Lorsqu'on a gravi les premières pentes à pic, l'aspect change, et le voyageur se croirait transporté dans les plantureuses régions de la Suisse, de l'Isère, du Dauphiné.

La végétation est superbe. Vers les hauts plateaux on retrouve les horizons des paysages français. Au milieu des prairies, pâturés d'innombrables troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. L'herbe est celle de nos herbages. Comme en Bretagne et en Normandie, les champs d'orge et de maïs sont ronds et les villages sont ronds. On y rencontre des travailleurs chevronnés dans les chemins creux qui comptent la plaine, avec leurs primitifs instruments de culture à Pépaulie, saluant avec politesse et dignité les rares voyageurs qui passent. Bien que d'essence différente, les arbres ont la forme et l'aspect des arbres de nos forêts, et sans la teinte rouge foncée ou entièrement noire des habitants et leur costume pittoresque, on se croirait au milieu de nos populations rurales. Cependant, tous ces hommes à l'allure paisible sont prêts, sur un signe de leurs ras, à se transformer en d'invincibles soldats, supportant toutes les fatigues, maniant admirablement les armes et tireurs hors ligne. La température normale est de 25 degrés. Comme dans tous les pays voisins de l'Équateur, les nuits sont très froides.

Dans les vallées, le coton et la canne à sucre croissent à l'état naturel à côté de la graine précieuse du café, que l'on exporte par quantités considérables et qui, transportés par des commerçants musulmans en Arabie, et mélangés aux cafés de la province de Moka, sert à alimenter le monde entier de cette variété si recherchée dont il a la saveur. La vie des grands chefs est simple. Cependant, ils ne se montrent jamais qu'entourés d'une escorte imposante. Les ras Makonnen, entre autres, dont le nom nous est connu, est un personnage du plus grand intérêt. D'aspect délicat, les traits fins et absolument européens, l'air grave et noble, ses façons, pleines

de tact, de dignité, sont celles d'un grand seigneur dont il a l'aisance et la courtoisie. Des qu'il sort de sa résidence, il est entouré d'un cortège nombreux composé d'un moins de cinq cents guerriers. Si les habitants de l'Abyssinie ont la couleur noire de la race éthiopienne, rien en eux ne rappelle l'apparence bestiale et sauvage qui stigmatisait les races nègres.

Leurs traits sont fins et réguliers, leurs membres élégants, leur stature noble et bien prise. La beauté, telle que nous la comprenons, est chez eux une réalité et sous la couleur sombre de la peau, elle n'exerce pas moins son charme et sa séduction. Le vêtement national est le "quarri", longue pièce de cotonnade blanche relevée d'une bordure de couleur vive dans laquelle les hommes et les femmes se drapent avec cet art naturel aux Orientaux. M. Lagarde, en traversant les provinces qui séparent le littoral d'Entotto, la capitale de l'empire, a pu se pénétrer des sentiments de sympathie qui attirent la population indigène autour de tout ce qui porte un nom français.

Ceux qui traversent ces régions nouvellement ouvertes et parviennent jusqu'à Menelik ont rapporté une impression profonde du milieu de ces populations intelligentes et policées chez qui s'est conservée intacte la tradition des premiers âges de christianité, il semble que l'on soit transporté de quinze siècles en arrière. On est frappé de voir que ce peuple possède des principes très élevés et qu'au point de vue de l'humanité en général il a des notions de vertu supérieures peut-être à celles que nous ont laissées les long déclinements, les troubles, les révolutions, spasmes douloureux de l'enfance du "progrès".

Pour rendre l'impression ressentie au milieu de cette civilisation très complète, bien que très simple par rapport à la nôtre, nous ne saurions mieux faire que de rapporter la phrase d'un voyageur récemment admis en la présence de Menelik: "Je me croyais, nous dit-il, à la cour de Charlemagne."

Le cérémonial de la Cour du Négus, entouré de ses grands chefs et de ses guerriers, est imposant. L'impératrice Taïou prend part à toutes les cérémonies. Parvenue à la maturité de la vie, douée d'une haute intelligence, l'impératrice, dont la beauté fut renommée, seconde avec fermeté son époux dans la voie du progrès qu'ils révent tous deux pour le bien de leurs peuples. Son affabilité, la dignité qui l'entoure lui assurent une réelle influence. Elle-même s'occupe activement de l'administration de ses immenses domaines, surveillant et dirigeant les perfectionnements agricoles et industriels que les deux souverains cherchent à introduire dans leurs Etats.

Un chemin de fer qui reliera la capitale à la côte est en voie d'exécution; le télégraphe franchissant les alpes et les cimes les plus escarpées va mettre ce pays si longtemps retranché du mouvement universel en communication perpétuelle avec l'Europe.

Le service des postes s'organise. Des timbres portant la tête couronnée de Menelik sont déjà en circulation, et le monnaie frappée à l'effigie de l'Empereur va remplacer dans tout l'Empire les taliers de Marie Thérèse et

qui suivrait sa visite. "Quand même la police et la diaconie ministérielle grossiraient le chiffre de leurs arriérés, quand même on déciderait au silence des groupes politiques, des journaux, toutes les personnalités sans mandat, c'est-à-dire à dire à nation, groupées le long des voies ferrées et des rues parisiennes, tueraient l'Empereur de Metz et de Strasbourg — dussent-elles immédiatement ensuite rejoindre leurs régiments."

"C'est ce qu'il faut éviter."

M. Georges Berry. — L'Empereur d'Allemagne venir à Paris? C'est un projet que je ne crois même pas pouvoir être discuté. Il y a entre lui et nous l'Alsace-Lorraine. Tant que cette question ne sera pas résolue d'une façon quelconque, un tel voyage sera absolument impossible.

M. Paul de Cassagnac. — Mon opinion sur ce sujet, dit le directeur de l'Autorité, je l'ai développée suffisamment dans mon journal, il y a quelques jours et vous pensez bien que je n'ai pas changé d'avis.

En effet, M. Paul de Cassagnac, on ne pouvait Pignorer, a protesté, dès le premier jour, contre l'éventualité d'une visite de l'Empereur Guillaume à la future exposition, et il a mené la campagne avec sa vigueur accoutumée.

— Il y a un plan, dit-il, tout un plan organisé par les inconscients qui nous ont déjà menés à Kiel et qui voudraient conduire Guillaume à Paris. Et ce plan, on l'exécute lentement mais sûrement, avec l'espoir d'y rallier l'opinion publique par une série de ballons d'essai partant simultanément de Berlin et de Paris.

"L'Empereur allemand, lui, est à l'affût de toutes les occasions, comptant, non sans raison, sur notre légèreté et nos emballements."

"On ne peut enterrer chez nous un personnage de marque sans qu'on soit immédiatement assailli par des télégrammes de Guillaume II. Il s'est fait représenter aux obsèques de MacMahon, de Carnot, de Canrobert; il se ruine en bouquets et en couronnes."

"La catastrophe du Bazar de la Charité était un événement trop favorable à ses vues pour qu'il ne s'empressât pas d'en tirer parti: on pouvait, on devait s'attendre à son inévitable intervention; de là la mission du prince Radziwill et l'envoi, bruyamment prôné, de la souscription impériale."

"On vante sa générosité, on loue la constance de sa sympathie pour la France. On va plus loin: on assure qu'il serait tout disposé à nous rendre l'Alsace-Lorraine, mais il ne le peut pas, quelque tristesse qu'il en ait, le pauvre homme!"

"Comment! on verrait l'empereur d'Allemagne se promener

les petits pain de sel qui étaient jusqu'ici les seuls éléments de transaction. Au nombre des présents portés par M. Lagarde de la part du gouvernement français, on a tenu par une attention délicate à faire figurer un spécimen du goût parisien.

Une des premières maisons parisiennes de couture fut chargée d'exécuter un vêtement d'apparat destiné à l'impératrice Taïou. Respectant les coutumes locales, on fit une sorte de manteau comme celui des reines carlovingiennes, ouvert devant et qui se rapproche par la forme générale des chapes d'église. Ce manteau, en velours du plus beau rouge, est doublé d'un damassé orange et argent. Il est orné tout autour d'une haute broderie d'or. Un large soleil d'or rayonnant, l'un des attributs de la souveraineté abyssine, orne tout le haut du vêtement. Ce costume était accompagné de deux immenses parasols en brocard de pourpre et d'or destinés à servir de dais. Ils sont maintenus par les grands dignitaires de la Cour au-dessus de la tête des souverains pendant les cérémonies officielles.

Ceux qui traversent ces régions nouvellement ouvertes et parviennent jusqu'à Menelik ont rapporté une impression profonde du milieu de ces populations intelligentes et policées chez qui s'est conservée intacte la tradition des premiers âges de christianité, il semble que l'on soit transporté de quinze siècles en arrière. On est frappé de voir que ce peuple possède des principes très élevés et qu'au point de vue de l'humanité en général il a des notions de vertu supérieures peut-être à celles que nous ont laissées les long déclinements, les troubles, les révolutions, spasmes douloureux de l'enfance du "progrès".

Pour rendre l'impression ressentie au milieu de cette civilisation très complète, bien que très simple par rapport à la nôtre, nous ne saurions mieux faire que de rapporter la phrase d'un voyageur récemment admis en la présence de Menelik: "Je me croyais, nous dit-il, à la cour de Charlemagne."

Le cérémonial de la Cour du Négus, entouré de ses grands chefs et de ses guerriers, est imposant. L'impératrice Taïou prend part à toutes les cérémonies. Parvenue à la maturité de la vie, douée d'une haute intelligence, l'impératrice, dont la beauté fut renommée, seconde avec fermeté son époux dans la voie du progrès qu'ils révent tous deux pour le bien de leurs peuples. Son affabilité, la dignité qui l'entoure lui assurent une réelle influence. Elle-même s'occupe activement de l'administration de ses immenses domaines, surveillant et dirigeant les perfectionnements agricoles et industriels que les deux souverains cherchent à introduire dans leurs Etats.

Un chemin de fer qui reliera la capitale à la côte est en voie d'exécution; le télégraphe franchissant les alpes et les cimes les plus escarpées va mettre ce pays si longtemps retranché du mouvement universel en communication perpétuelle avec l'Europe.

Le service des postes s'organise. Des timbres portant la tête couronnée de Menelik sont déjà en circulation, et le monnaie frappée à l'effigie de l'Empereur va remplacer dans tout l'Empire les taliers de Marie Thérèse et

qui suivrait sa visite. "Quand même la police et la diaconie ministérielle grossiraient le chiffre de leurs arriérés, quand même on déciderait au silence des groupes politiques, des journaux, toutes les personnalités sans mandat, c'est-à-dire à dire à nation, groupées le long des voies ferrées et des rues parisiennes, tueraient l'Empereur de Metz et de Strasbourg — dussent-elles immédiatement ensuite rejoindre leurs régiments."

"C'est ce qu'il faut éviter."

M. Georges Berry. — L'Empereur d'Allemagne venir à Paris? C'est un projet que je ne crois même pas pouvoir être discuté. Il y a entre lui et nous l'Alsace-Lorraine. Tant que cette question ne sera pas résolue d'une façon quelconque, un tel voyage sera absolument impossible.

M. Paul de Cassagnac. — Mon opinion sur ce sujet, dit le directeur de l'Autorité, je l'ai développée suffisamment dans mon journal, il y a quelques jours et vous pensez bien que je n'ai pas changé d'avis.

En effet, M. Paul de Cassagnac, on ne pouvait Pignorer, a protesté, dès le premier jour, contre l'éventualité d'une visite de l'Empereur Guillaume à la future exposition, et il a mené la campagne avec sa vigueur accoutumée.

— Il y a un plan, dit-il, tout un plan organisé par les inconscients qui nous ont déjà menés à Kiel et qui voudraient conduire Guillaume à Paris. Et ce plan, on l'exécute lentement mais sûrement, avec l'espoir d'y rallier l'opinion publique par une série de ballons d'essai partant simultanément de Berlin et de Paris.

"L'Empereur allemand, lui, est à l'affût de toutes les occasions, comptant, non sans raison, sur notre légèreté et nos emballements."

"On ne peut enterrer chez nous un personnage de marque sans qu'on soit immédiatement assailli par des télégrammes de Guillaume II. Il s'est fait représenter aux obsèques de MacMahon, de Carnot, de Canrobert; il se ruine en bouquets et en couronnes."

"La catastrophe du Bazar de la Charité était un événement trop favorable à ses vues pour qu'il ne s'empressât pas d'en tirer parti: on pouvait, on devait s'attendre à son inévitable intervention; de là la mission du prince Radziwill et l'envoi, bruyamment prôné, de la souscription impériale."

"On vante sa générosité, on loue la constance de sa sympathie pour la France. On va plus loin: on assure qu'il serait tout disposé à nous rendre l'Alsace-Lorraine, mais il ne le peut pas, quelque tristesse qu'il en ait, le pauvre homme!"

"Comment! on verrait l'empereur d'Allemagne se promener

les petits pain de sel qui étaient jusqu'ici les seuls éléments de transaction. Au nombre des présents portés par M. Lagarde de la part du gouvernement français, on a tenu par une attention délicate à faire figurer un spécimen du goût parisien.

Une des premières maisons parisiennes de couture fut chargée d'exécuter un vêtement d'apparat destiné à l'impératrice Taïou. Respectant les coutumes locales, on fit une sorte de manteau comme celui des reines carlovingiennes, ouvert devant et qui se rapproche par la forme générale des chapes d'église. Ce manteau, en velours du plus beau rouge, est doublé d'un damassé orange et argent. Il est orné tout autour d'une haute broderie d'or. Un large soleil d'or rayonnant, l'un des attributs de la souveraineté abyssine, orne tout le haut du vêtement. Ce costume était accompagné de deux immenses parasols en brocard de pourpre et d'or destinés à servir de dais. Ils sont maintenus par les grands dignitaires de la Cour au-dessus de la tête des souverains pendant les cérémonies officielles.

Ceux qui traversent ces régions nouvellement ouvertes et parviennent jusqu'à Menelik ont rapporté une impression profonde du milieu de ces populations intelligentes et policées chez qui s'est conservée intacte la tradition des premiers âges de christianité, il semble que l'on soit transporté de quinze siècles en arrière. On est frappé de voir que ce peuple possède des principes très élevés et qu'au point de vue de l'humanité en général il a des notions de vertu supérieures peut-être à celles que nous ont laissées les long déclinements, les troubles, les révolutions, spasmes douloureux de l'enfance du "progrès".

Pour rendre l'impression ressentie au milieu de cette civilisation très complète, bien que très simple par rapport à la nôtre, nous ne saurions mieux faire que de rapporter la phrase d'un voyageur récemment admis en la présence de Menelik: "Je me croyais, nous dit-il, à la cour de Charlemagne."

Le cérémonial de la Cour du Négus, entouré de ses grands chefs et de ses guerriers, est imposant. L'impératrice Taïou prend part à toutes les cérémonies. Parvenue à la maturité de la vie, douée d'une haute intelligence, l'impératrice, dont la beauté fut renommée, seconde avec fermeté son époux dans la voie du progrès qu'ils révent tous deux pour le bien de leurs peuples. Son affabilité, la dignité qui l'entoure lui assurent une réelle influence. Elle-même s'occupe activement de l'administration de ses immenses domaines, surveillant et dirigeant les perfectionnements agricoles et industriels que les deux souverains cherchent à introduire dans leurs Etats.

Un chemin de fer qui reliera la capitale à la côte est en voie d'exécution; le télégraphe franchissant les alpes et les cimes les plus escarpées va mettre ce pays si longtemps retranché du mouvement universel en communication perpétuelle avec l'Europe.

Le service des postes s'organise. Des timbres portant la tête couronnée de Menelik sont déjà en circulation, et le monnaie frappée à l'effigie de l'Empereur va remplacer dans tout l'Empire les taliers de Marie Thérèse et

qui suivrait sa visite. "Quand même la police et la diaconie ministérielle grossiraient le chiffre de leurs arriérés, quand même on déciderait au silence des groupes politiques, des journaux, toutes les personnalités sans mandat, c'est-à-dire à dire à nation, groupées le long des voies ferrées et des rues parisiennes, tueraient l'Empereur de Metz et de Strasbourg — dussent-elles immédiatement ensuite rejoindre leurs régiments."

"C'est ce qu'il faut éviter."

M. Georges Berry. — L'Empereur d'Allemagne venir à Paris? C'est un projet que je ne crois même pas pouvoir être discuté. Il y a entre lui et nous l'Alsace-Lorraine. Tant que cette question ne sera pas résolue d'une façon quelconque, un tel voyage sera absolument impossible.

M. Paul de Cassagnac. — Mon opinion sur ce sujet, dit le directeur de l'Autorité, je l'ai développée suffisamment dans mon journal, il y a quelques jours et vous pensez bien que je n'ai pas changé d'avis.

En effet, M. Paul de Cassagnac, on ne pouvait Pignorer, a protesté, dès le premier jour, contre l'éventualité d'une visite de l'Empereur Guillaume à la future exposition, et il a mené la campagne avec sa vigueur accoutumée.

— Il y a un plan, dit-il, tout un plan organisé par les inconscients qui nous ont déjà menés à Kiel et qui voudraient conduire Guillaume à Paris. Et ce plan, on l'exécute lentement mais sûrement, avec l'espoir d'y rallier l'opinion publique par une série de ballons d'essai partant simultanément de Berlin et de Paris.

"L'Empereur allemand, lui, est à l'affût de toutes les occasions, comptant, non sans raison, sur notre légèreté et nos emballements."

"On ne peut enterrer chez nous un personnage de marque sans qu'on soit immédiatement assailli par des télégrammes de Guillaume II. Il s'est fait représenter aux obsèques de MacMahon, de Carnot, de Canrobert; il se ruine en bouquets et en couronnes."

"La catastrophe du Bazar de la Charité était un événement trop favorable à ses vues pour qu'il ne s'empressât pas d'en tirer parti: on pouvait, on devait s'attendre à son inévitable intervention; de là la mission du prince Radziwill et l'envoi, bruyamment prôné, de la souscription impériale."

"On vante sa générosité, on loue la constance de sa sympathie pour la France. On va plus loin: on assure qu'il serait tout disposé à nous rendre l'Alsace-Lorraine, mais il ne le peut pas, quelque tristesse qu'il en ait, le pauvre homme!"

"Comment! on verrait l'empereur d'Allemagne se promener

les petits pain de sel qui étaient jusqu'ici les seuls éléments de transaction. Au nombre des présents portés par M. Lagarde de la part du gouvernement français, on a tenu par une attention délicate à faire figurer un spécimen du goût parisien.

Une des premières maisons parisiennes de couture fut chargée d'exécuter un vêtement d'apparat destiné à l'impératrice Taïou. Respectant les coutumes locales, on fit une sorte de manteau comme celui des reines carlovingiennes, ouvert devant et qui se rapproche par la forme générale des chapes d'église. Ce manteau, en velours du plus beau rouge, est doublé d'un damassé orange et argent. Il est orné tout autour d'une haute broderie d'or. Un large soleil d'or rayonnant, l'un des attributs de la souveraineté abyssine, orne tout le haut du vêtement. Ce costume était accompagné de deux immenses parasols en brocard de pourpre et d'or destinés à servir de dais. Ils sont maintenus par les grands dignitaires de la Cour au-dessus de la tête des souverains pendant les cérémonies officielles.

Ceux qui traversent ces régions nouvellement ouvertes et parviennent jusqu'à Menelik ont rapporté une impression profonde du milieu de ces populations intelligentes et policées chez qui s'est conservée intacte la tradition des premiers âges de christianité, il semble que l'on soit transporté de quinze siècles en arrière. On est frappé de voir que ce peuple possède des principes très élevés et qu'au point de vue de l'humanité en général il a des notions de vertu supérieures peut-être à celles que nous ont laissées les long déclinements, les troubles, les révolutions, spasmes douloureux de l'enfance du "progrès".

Pour rendre l'impression ressentie au milieu de cette civilisation très complète, bien que très simple par rapport à la nôtre, nous ne saurions mieux faire que de rapporter la phrase d'un voyageur récemment admis en la présence de Menelik: "Je me croyais, nous dit-il, à la cour de Charlemagne."

Le cérémonial de la Cour du Négus, entouré de ses grands chefs et de ses guerriers, est imposant. L'impératrice Taïou prend part à toutes les cérémonies. Parvenue à la maturité de la vie, douée d'une haute intelligence, l'impératrice, dont la beauté fut renommée, seconde avec fermeté son époux dans la voie du progrès qu'ils révent tous deux pour le bien de leurs peuples. Son affabilité, la dignité qui l'entoure lui assurent une réelle influence. Elle-même s'occupe activement de l'administration de ses immenses domaines, surveillant et dirigeant les perfectionnements agricoles et industriels que les deux souverains cherchent à introduire dans leurs Etats.

Un chemin de fer qui reliera la capitale à la côte est en voie d'exécution; le télégraphe franchissant les alpes et les cimes les plus escarpées va mettre ce pays si longtemps retranché du mouvement universel en communication perpétuelle avec l'Europe.

Le service des postes s'organise. Des timbres portant la tête couronnée de Menelik sont déjà en circulation, et le monnaie frappée à l'effigie de l'Empereur va remplacer dans tout l'Empire les taliers de Marie Thérèse et

qui suivrait sa visite. "Quand même la police et la diaconie ministérielle grossiraient le chiffre de leurs arriérés, quand même on déciderait au silence des groupes politiques, des journaux, toutes les personnalités sans mandat, c'est-à-dire à dire à nation, groupées le long des voies ferrées et des rues parisiennes, tueraient l'Empereur de Metz et de Strasbourg — dussent-elles immédiatement ensuite rejoindre leurs régiments